

Tom Pouce

Sylvie Bourdon – B

Dans le cadre reposant sur le buffet, une photo en noir et blanc: sur le cliché, un homme très grand, costume croisé, cheveux foncés, à ses côtés une petite fille, blonde et pâle, son regard plein d'adoration posé sur lui.

Louise était fascinée par son papa.

Il était le plus grand et le plus impressionnant des hommes qu'elle connaissait, ses copines le regardaient avec une admiration teintée de crainte. Louise savait qu'il venait de loin, mais à huit ans, quand on n'a jamais quitté son petit village de Meurthe et Moselle, loin est une notion très subjective. Il la surnommait Tom Pouce parce que sa naissance avait été difficile et qu'elle était restée petite et fragile. Il pouvait la soulever d'une seule main tant elle était légère et elle adorait se sentir protégée et aimée de cette façon rude et tendre.

Un jour, lorsqu'elle avait été suffisamment grande pour comprendre, il lui avait raconté son incroyable voyage.

Bercée par ses paroles elle s'était imaginé la ville blanche où il habitait avec sa maman et ses sœurs quand il était enfant. Elle avait senti le brûlant soleil sur sa peau, avait murmuré avec délectation des mots étranges qu'elle n'avait jamais entendus auparavant et qui portaient en eux les mystères de l'Orient. Papa lui avait raconté les oliviers centenaires, le parfum des figues fraîches qui explosaient dans la bouche, les grenades et leurs petits grains écarlates acidulés, la délicieuse galette aux œufs et à la fleur d'oranger dégoulinant de miel dont il se régalaient avec ses frères et sœurs, le couscous à la bonite de la grand-mère ; le mot coucous la faisait toujours rire; le cérémonial du thé à la menthe. Il lui avait promis de lui faire goûter ces plats inconnus, de l'emmener là bas, un jour... Il avait revécu en paroles les longues soirées d'été quand les habitants de la rue se retrouvaient à la nuit tombée pour disputer des parties de dominos ou simplement bavarder et profiter de la fraîcheur toute relative de la nuit.

Elle lui disait qu'elle ne comprenait pas. Pourquoi est-ce qu'il était parti ? Ici la mer était absente et les hivers étaient rudes, il n'aimait pas la neige et le froid, elle savait pourquoi à présent.

Il avait eu un regard perdu et pendant un moment avait cessé de parler. Puis la voix grave s'était élevée de nouveau, il avait expliqué, le mal être de l'adolescent qu'il avait été et qui ne comprenait pas sa condition d'ainé, la place inconfortable qu'il avait du mal à occuper dans cette famille où il était le garçon le plus âgé.

Leur père était mort alors qu'il n'était encore qu'un enfant.

Il était né en Kabylie.

Lorsque le père mourut, Nélia sa mère décida d'emmener ses cinq enfants et de s'installer à Alger, elle pensait qu'il serait plus facile de travailler et de vivre dans une grande ville. Il se sentait en marge de ses jeunes frères et sœurs qui furent inscrits à l'école française. Lui était déjà un grand, presque un adolescent, sa mère comptait sur son aide pour élever le reste de la fratrie. Il trouvait ça injuste et se rebiffait parfois. Il brûlait de voir du pays comme il disait, de construire sa vie, son prénom ne voulait-il pas dire le bâtisseur? Nélia, sa mère, soupirait d'exaspération en l'entendant. Il avait aux environs de quatorze ans, il ne savait pas la date exacte de sa naissance mais pour elle il n'était encore qu'un gamin et se devait d'obéir. Lorsqu'il allait trainer sur le port avec ses copains, il rêvait devant les embarcations venues de France, depuis le bastingage les passagers bien vêtus lançaient des piécettes aux gosses pour le plaisir de les voir plonger et ramener leur butin. Amar

sentait son ventre se crispier mais faisant fi de toute fierté, comme ses amis il se jetait sans réfléchir dans l'eau tiède pour récupérer quelques rondelles de métal qu'il ramenait pieusement à la maison. Lorsqu'il remontait sur le quai, Il fixait crânement ces occidentaux qui dans leur ingénuité ne se rendaient pas compte de l'irrespect et du mépris teintant leur geste. Sur cette jetée, il se promit qu'un jour il reviendrait au pays sur un de ces bateaux, vêtu d'un beau costume comme un monsieur et il ne jetterait pas de pièces dans l'eau, jamais!

L'occasion de mettre son projet à exécution se présenta peu avant ses quinze ans, un jeu en forme de pari stupide avec son copain Achir.

-T'es pas chiche de t'embarquer ? avait dit le garçon. Bien sur il était chiche, il en rêvait depuis si longtemps, alors il avait osé!

Recroquevillé sur le sol d'une des nombreuses soutes du Carthage avec d'autres garçons qui comme lui voulaient gagner la France, il avait supporté les longues heures de traversée sans souffrir de la faim tant les nausées dues au roulis lui tiraillaient le ventre. Quand il avait enfin réussi à sortir du bateau à Marseille, en se mêlant aux porteurs, ses jambes avaient peiné à le porter et lui, à retrouver son équilibre. Sur le port il s'était affalé sur une bite d'amarrage, gisant à ses pieds son sac contenait en tout et pour tout un change et quelques francs. La panique commençait à l'envahir. Il ne connaissait rien de ce pays, l'accent, le langage des gens autour de lui, tout était bizarre. Il ne comprenait pas un traître mot et fut pris d'un profond découragement. La chance lui sourit en la personne de Sami un jeune homme, passager clandestin comme lui, qui avait fréquenté l'école française à Alger et savait parler couramment la langue. Il le conduisit dans une petite communauté d'algériens qui le prirent avec générosité, sous leurs ailes.

-Tu dois travailler rapidement, tu es jeune et fort, c'est en te mêlant aux gens d'ici que tu apprendras à parler, lui avait conseillé son ami Sami.

C'est ce qu'il fit pendant presque dix ans, le temps de murir, de devenir un homme et de pouvoir se débrouiller sans l'aide de personne. Il quitta ses amis et le soleil du sud, non sans un pincement au cœur, Marseille était devenue sa ville d'adoption, son foyer. Il remonta vers l'est. On lui avait appris que là-bas le manque de bras solides était criant, on avait besoin d'ouvriers, de bucherons aussi, vu sa force physique il trouverait certainement du travail.

Il rencontra Marie à Nancy où elle œuvrait dans un hôpital comme aide soignante, elle était veuve et mère de deux petites filles. Ses cheveux blonds et ses yeux clairs, dus à de lointaines origines germaniques lui remuèrent le cœur. Elle trouva son accent charmant et reconnut en lui celui qui allait briser sa solitude. Ils s'installèrent dans un petit village tranquille de Meurthe et Moselle et bâtirent une famille, deux garçons et deux filles, dans une petite cité ouvrière où il faisait bon vivre si l'on savait mettre du cœur à son ouvrage. Au début, les gens du village regardèrent avec étonnement cet homme à la peau mate et à la stature impressionnante, mais personne ne manifesta le moindre rejet. Il était juste différent, peut-être un peu étrange mais forçait l'admiration pour son courage et sa puissance de travail, n'avait-il pas deux emplois? Un comme ouvrier à l'usine de textiles et l'autre comme bucheron dans les forêts alentour. Peu à peu des amitiés se nouèrent. Amar était apprécié pour ses qualités, sa jovialité, sa gentillesse, son dévouement envers les personnes en difficulté ou âgées à qui il n'hésitait jamais à proposer un coup de main pour un travail difficile. Et puis c'était un père, attentionné, surtout avec la petite dernière qu'il emmenait partout. C'était drôle de voir cet homme immense qui tenait délicatement la menotte fragile et c'était attendrissant de voir le minuscule brin de femme le mener par le bout du nez.

Au fil du temps, un lien ténu mais solide se tendit entre sa famille algérienne et celle fondée dans ce coin perdu de l'est de la France. Son jeune frère vint les visiter et resta plusieurs mois dans le foyer de son aîné, pour la plus grande joie de Louise qui le soir à la veillée ne quittait pas ses genoux, lui posant mille questions. Marie devint très amie avec sa belle sœur Sofines, elle envoyait des vêtements, des livres, aux petits neveux qu'elle ne connaîtrait jamais. Beaucoup de lettres s'envolèrent, des recettes de vie, de cuisine, des conseils venus de part et d'autre de la méditerranée. Leurs échanges épistolaires durèrent jusqu'au début de la seconde guerre mondiale. Il était prévu qu'Amar emmène Louise chez Sofines pour la présenter à ses cousins et sa grand-mère, mais les événements mondiaux en décidèrent autrement et ne lui permirent pas de partir en Algérie pour visiter la famille paternelle comme elle en rêvait. La petite fille s'en attrista mais bientôt la guerre prit le pas sur son innocence et se chargea de la faire devenir adulte avant l'heure.

La perte de deux de ses enfants, emportés dans la grande tourmente brisa le grand homme plus sûrement que toute une vie de dur labeur. Une profonde tristesse noyait son regard sombre sans que rien ne put l'en déloger. Louise le sentait s'éloigner.

Il quitta Marie un beau matin, fuyant la grisaille, désireux de redonner un peu de chaleur à ses os qui vieillissaient. Il s'installa à Marseille, là où tout avait commencé et tout devait finir. Louise, blessée par son comportement, ne le revit qu'une seule fois. Sa vie continua auprès de sa maman qui avait compris la quête de son homme, ses fêlures, son besoin de se rapprocher de cette terre dont le manque, l'âge venu, devenait une blessure béante. La vie de la jeune fille suivit son cours, un mari, des enfants vinrent se greffer à l'équation, un bonheur calibré, une jolie réussite sociale.

Avec le temps elle pardonna. Elle comprit la douloureuse quête de ce père venu d'ailleurs, son déchirement entre deux pays chers à son cœur, son désir de se rapprocher de ses racines au soir de sa vie. Au fond d'elle, perdurait l'étonnement de cette rencontre improbable, si riche d'enseignement et d'amour et malgré sa peine, elle éprouvait une reconnaissance infinie pour le hasard qui lui avait permis de profiter de cet homme exceptionnel.

Il resterait à jamais précieusement lové au fond de son cœur.

Bien des années avaient passé, Tom Pouce était une vieille dame à présent. Elle malaxait avec énergie sa pâte, en pensant avec affection à l'adolescent inconscient qui un jour avait embarqué comme passager clandestin sur un transatlantique, sans savoir ce qui l'attendait à l'arrivée. Elle ferma un instant les yeux et s'imprégna de la douce odeur de fleur d'oranger qui baignait la pièce à l'instar de sa rêverie. Elle entendit le bruissement des tamaris, le clapotis des vagues mourant sur le sable, et plus clairement le rire des enfants qui chahutaient sur la plage.

-Mamie ? Tu fais ta galette aux œufs?

Elle sursauta revenant brutalement à la réalité et fixa intensément le visage de sa petite fille, ses grands yeux verts et son teint mat, son merveilleux sourire gourmand aux lèvres pleines. Des traits qui lui en rappelaient d'autres; lointains. Une bouffée de tendresse l'envahit, elle se dit que sa mère avait raison quand elle affirmait qu'on ne mourrait jamais tout à fait.

Elle fit un clin d'œil à l'homme de la photo et pensa qu'il ne fallait pas qu'elle oublie d'ajouter un trait de cannelle à son tahboul.

Dans la cuisine flottait comme un parfum de miel...